Archéologie. Histoire de l'art

Éric Rebillard et collaborateurs, *Musarna 3, La nécropole impériale*, Collection de l'École Française de Rome 415 : Rome, École Française de Rome, 2009, 333 pages, 86 planches hors texte, 145 figures (dessins, photos, plans, tableaux) dans le texte.

Cet ouvrage constitue le troisième volume de la publication des fouilles du site de Musarna, dans l'arrière-pays de Tarquinia, sous la direction de Vincent Jolivet et Henri Broise, et concerne les tombes d'époque impériale découvertes dans et au-delà du fossé qui longeait le côté oriental du site et sa muraille, au cours de campagnes menées entre 1997 et 2003 par Éric Rebillard. Celui-ci en assure ainsi la publication, avec l'aide de onze collaborateurs, dans des délais dont il convient de saluer la célérité, malheureusement peu habituelle. La Musarna d'époque impériale, concernée par ce volume, reste encore mal connue. Si cette situation tient pour une part au fait, rappelé par Vincent Jolivet dans sa présentation, que cette période a moins retenu l'attention des chercheurs, intéressés avant tout par l'aspect étrusque du site (dont la nécropole, avec la série des monuments de la famille Alethna, avait fait l'objet de fouilles dès le XIX^e^ siècle), elle est aussi le résultat, souligné par Éric Rebillard, de l'exploitation agricole récente des lieux, qui, par le recours aux labours profonds, a fait disparaître les couches de cette période. L'apport des fouilles de l'École de Rome, dans la zone de l'habitat, comme le rappellent Vincent Jolivet et Henri Broise, reste de ce fait très limité pour cette période : on a juste découvert des traces de réaménagement des deux portes remontant à l'époque de l'Antiquité tardive — alors même que se pose une question aussi importante que celle de l'abandon du site, qui semble s'être produit au temps des guerres lombardes, et peut-être sous forme violente s'il faut tirer cette conclusion de la trouvaille d'un corps dépourvu de sépulture sur le sol d'une rue. Aussi cette nécropole fournit-elle, pour la première fois, des données consistantes pour cette phase, ou du moins une partie d'entre elles, puisque les quelque deux cents tombes qui ont été fouillées (dont une soixantaine restait inviolée) s'étagent entre le IIe et le IIIe siècles, laissant une solution de continuité de deux siècles par rapport aux dernières dépositions de type hellénistique, qui remontent au II^e^ siècle av. J.-C. Comme le relève honnêtement Éric Rebillard, l'étude des dépositions n'a pas pu se faire dans les conditions optimales, répondre aux exigences posées par John Scheid dans son article des *Annales* de 2000 (« Pour une archéologie du rite », p. 615-622) passant par une prise en compte systématique des micro-restes végétaux ou animaux, une détermination des micro-niveaux stratigraphiques permettant de déterminer quelles offrandes avaient accompagné la déposition et quelles opérations cultuelles s'étaient ensuite déroulées sur les lieux : la nature du sol n'a pas permis le tamisage qui aurait été indispensable. Il n'en reste pas moins, que la publication est exemplaire. Chacune des tombes est minutieusement décrite (p. 193-302), avec l'apparat graphique (donnant, là du moins où c'était possible, un dessin de la tombe et les objets du mobilier funéraire) et une étude d'ensemble de l'organisation de l'espace funéraire (p. 37-64), fondée sur une planification rigoureuse et munie d'une riche documentation photographique, due à Éric Rebillard lui-même, dégage les conclusions de la fouille. Des analyses plus spécifiques, sur les données anthropologiques des inhumations (Yves Gleize), sur les restes osseux et dentaires (Carla Caldarini), sur les offrandes et dépôts funéraires (Éric Rebillard), sur la céramique (Cécile Batigne Vallet), les verres (Marco Rossi),

les objets en fer (Anne-Laure Bives), précisent les résultats de la fouille. Le volume comprend en outre une synthèse de sur l'*ager Tarquiniensis* à l'époque impériale, due à Vincent Jolivet, et la publication, pour laquelle se sont associés Vincent Jolivet et François Bérard, d'une inscription funéraire sur marbre de Proconnèse, trouvée en 1983, dans un tombeau-temple du IIe siècle, sur le site voisin d'Aquae Passaris. On doit donc être reconnaissant à Éric Rebillard et ses collaborateurs de disposer ainsi de la publication, précise et exhaustive, d'un nouvel exemple de développement en surface de zone funéraire, se substituant à l'ancien type d'organisation le long des voies, comme on le constate à la même époque pour le *suburbium* de Rome.

Dominique Briquel.

Ph. Leveau et B. Rémy (dir.), *La ville des Alpes occidentales à l'époque romaine*, Actes du colloque international de Grenoble, 6-8 octobre 2006 : Grenoble, *Les cahiers du CRHIPA*, 13, 2008, 397 pages.

Le colloque dont cet ouvrage est issu se situe dans le cadre des travaux du Centre de Recherche sur l'Histoire de l'Italie et des Pays Alpins (CRHIPA). Il fait suite à un colloque organisé par les mêmes chercheurs en 2002 à la Maison des Sciences Humaines de Grenoble sur « Les agglomérations de la cité de Vienne ». La problématique est complexe : il ne s'agit pas seulement de réfléchir sur l'urbanisation d'un territoire à une époque donnée, mais aussi de s'interroger sur la définition du territoire (les Alpes sont physiquement des montagnes, mais administrativement une région qui comprend aussi des plaines dans lesquelles sont installées des grandes villes) et sur celle de la ville elle-même (une « ville de montagne » est-elle une « ville » ? A-t-elle des particularités ?...). Les problèmes de définition se retrouvent ainsi dans presque toutes les communications. L'espace étudié est le secteur du croissant des Alpes qui va du Grand Saint-Bernard à la Méditerranée et qui englobe les provinces romaines des Alpes Poenines, Graies, Cottiennes et Maritimes. Les villes considérées sont les moyennes et grandes villes connues : Octodurus-Forum Claudii, Vallensium (Martigny), Augusta Praetoria (Aoste), Aximo (Aime), Segusio (Suse), Augusta Taurinorum (Turin), Brigantium (Briançon), Cemenelum (Cimiez), Ebrodunum (Embrun), Dea Augusta Vocontiorum (Die)... mais aussi de petites agglomérations ou des établissements qui ne peuvent porter le nom de villes. Les quatorze communications de ce colloque sont réparties en trois sections : 1. Les villes alpines : origine et contexte géographique, 2. Facteurs historiques et géographiques du développement urbain, 3. La ville dans l'espace provincial.

Outre une introduction générale de Ph. Leveau et B. Rémy, chaque section est introduite par Ph. Leveau qui a aussi rédigé une conclusion consistante. Ces textes non seulement forment un liant entre les différentes communications mais ils sont aussi le lieu de réflexions épistémologiques importantes.

Dans la première section, Michel Tarpin s'interroge d'abord sur l'origine des villes romaines : problèmes de l'avant romanité et de la définition de l'oppidum, de l'élévation sociale des communautés alpines, du passage de la « ville celtique » à la « ville romaine ». La grande rareté des documents archéologiques et les lacunes des sources écrites l'amènent à conclure que « la question de l'origine des villes romaines dans les Alpes, apparaît pour le moment hors de portée et conduit surtout à supposer que le modèle issu de la Gaule centrale qui privilégie une succession entre oppidum indigène et ville romaine ne paraît pas s'appliquer dans les Alpes ».

Christine Fourny traite, du point de vue du géographe, de la spécificité des villes des Alpes, des arguments et des procédures de leur identification et de leurs spécifications. La vision de la ville alpine varie en effet en fonction des rapports de la société contemporaine avec la montagne. Ph. Leveau s'intéresse aux données fournies par la géo-archéologie et l'histoire du climat dans les Alpes. Les conditions naturelles, et plus particulièrement les conditions hydrologiques, qui président à l'implantation d'une ville puis à son développement, sont importantes et elles varient non seulement à l'échelle du temps historique mais aussi à l'échelle d'une génération humaine. Sa communication est illustrée d'exemples concrets, tel l'épisode de la traversée des Alpes par Hannibal qui s'est effectué en automne sur une sous-couche glacée formée par la neige ancienne qui restait de l'hiver précédent (Polybe, *Histoire*, 3, 54-55), situation impossible aujourd'hui dans les cols susceptibles d'avoir été empruntés par le général carthaginois.

Dans la deuxième section, Simina Sibu traite de l'aspect religieux à partir des témoignages archéologiques et épigraphiques. Elle montre que les édifices portant les hommages aux empereurs et aux membres de leurs familles ainsi que les aménagements de lieux cultuels semblent avoir été les précurseurs des développements urbains ultérieurs. Elle parvient à reconstituer partiellement quelques panthéons civiques alpins mettant en évidence à la fois la liberté de choix des magistrats locaux et l'influence de Rome. Sa communication s'achève avec une mise en parallèle des cultes urbains et des cultes sur le territoire. Marie Guérin-Beauvois prend la question sous l'angle du thermalisme, entendu comme l'utilisation des eaux à vertu thérapeutique, qu'elles soient chaudes ou froides. Elle donne au mot « alpin » son sens géographique et topographique afin d'inclure des sites comme Aix-les-Bains et la bordure méditerranéenne avec Gréaux-les-Bains. Elle prend en compte à la fois les stations thermales romanisées et la persistance de lieux thermaux indigènes, et elle conclut à l'absence de corrélation entre ville et thermalisme : la ville thermale proprement dite ne paraît pas exister. Sylvie Crogiez-Pétrequin étudie le rapport entre les agglomérations et les itinéraires et le concept d'« agglomérations routières » (*statio*, *mansio*, *mutatio*). À l'occasion elle développe la problématique de la difficile utilisation de ces sources : *Table de Peutinger*, *Itinéraire d'Antonin*, *Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, *Ravennate*, *Guido* et un gobelet de Vicarello. La communication de Giovanni Mennella a pour objet l'inscription d'un milliaire (CIL V 8103) de la voie littorale *Iulia Augusta* en Gaule Narbonnaise. Celle-ci fait partie d'une série de dix-sept inscriptions relevées sur borne milliaire (dont sept aujourd'hui perdues) de Roquebrune à Nice. L'auteur propose de nouvelles intégrations et une nouvelle lecture. Toujours dans le domaine épigraphique et dans le cadre de recherches sur le tracé de la frontière entre le territoire italien et la province des Alpes Cottiennes, Elena Cimarosti réinterprète trois inscriptions milliaires de la partie italienne de cette province : CIL V 6963 (= add. 8967), CIL V 8075 et CIL V 8080 (a) = 8079 (b) (pour cette dernière, l'auteur élimine définitivement la version b). En clôture de cette deuxième section, Maxence Segard se penche sur le rôle des ressources naturelles (élevage, ressources minérales) dans le développement des villes alpines. Il montre qu'en embrassant la documentation écrite, archéologique et environnementale, on peut dresser un panorama général de l'économie des régions alpines à l'époque romaine même s'il reste encore bien des zones d'ombre.

La troisième section fait le point sur l'urbanisme d'un certain nombre d'agglomérations alpines. François Wiblé se consacre aux agglomérations des Alpes Poenines. Après une longue étude sur Martigny, il passe plus rapidement (faute de documentation suffisante) sur Massongex, Saint-Maurice, Sion, Sierre et Gamsen. Il montre que la création d'une ville nouvelle à Martigny n'a pas entraîné l'aban-

don, par les notables valaisans, des agglomérations et territoires d'où ils étaient originaires où ils ont continué à résider jusqu'au Bas-Empire. Bernard Rémy et Henri Barthélemy traitent des agglomérations et des itinéraires dans les Alpes Graies : col du Petit Saint-Bernard (seul grand axe de circulation du territoire ceutron), Aime (Axima/Forum Claudii Ceutronum) dont ils soulignent la difficile étude archéologique, Bourg-Saint-Maurice (Bergintrum) et Moutiers (Darantasia). Maxence Segard fait une deuxième communication sur les villes alpines des Voconces (dont certaines du reste appartiennent à la vallée du Rhône et ne sont pas « alpines » au sens propre) : Die (Dea Augusta Vocontiorum), Luc-en-Diois (Lucus Augusti, Lucus Vocontiorum), la Bâtie-Montsaléon (Mons Seleucus), le Monetier-Allemont (Alabons), Gap (Vapincum) et Sisteron (Segustero). Il montre l'extraordinaire vecteur de développement que constitue la proximité des grands axes de passage. Pascal Arnaud s'attache aux Alpes Maritimes. Il s'en tient à une liste des cités susceptibles d'être associées à des chefs-lieux et étudie plus particulièrement Cimiez (Cemelenum), Nice (Nikaïa), Vence (Vintium), Briançonnet (Brigantio), Glandève (Glanate), Castellane (Salinae) et Digne. Il pose la question de la nature urbanistique des chefs-lieux et celle des conditions de leur émergence. Il s'interroge sur la pertinence du modèle de la ville forum d'un à deux hectares, majoritairement posé en principe par l'érudition. Dans l'état actuel des connaissances, il considère son existence comme problématique. Son texte est suivi d'un appendice sur « Némésis et l'amphithéâtre ». Enfin Giovannella Cresci Marone traite de Turin (Augusta Taurinorum), offrant ainsi un excursus hors du domaine des « Alpes occidentales ». Elle pose la question de la relation de cette cité avec les Alpes : malgré un contexte administratif italique et non alpin, son absence de contrôle sur la haute vallée, son ouverture vers le nord-est et le sud, elle est profondément liée à la montagne comme le montrent notamment les documents épigraphiques témoignant de l'évergétisme de la dynastie Cottienne.

La qualité de l'iconographie n'est malheureusement pas à la hauteur du riche contenu de ce recueil. Beaucoup de cartes, de plans ou de figures sont presque illisibles. Comme pratiquement les mêmes cartes sont reproduites plusieurs fois (il s'agit toujours de représenter les Alpes occidentales...), il aurait mieux valu en réduire le nombre, en soigner l'impression et ajouter un index des illustrations. L'ouvrage le méritait car il constitue une somme de réflexion tout à fait intéressante sur un aspect peu étudié de l'urbanisme romain.

Philippe Fleury.

Emmanuel Abetel, *La gigantomachie de Lousonna-Vidy*, suivie de *Considérations sur la transmission du motif de l'anguipède* (Cahiers d'Archéologie Romande, 106 : Lousonna, 10) : Cahiers d'Archéologie Romande, 2007, 200 pages, 82 figures, 10 planches.

Le combat des géants contre les Olympiens n'a pas inspiré que des auteurs comme Hésiode ou Ovide. Il est aussi à la source de bon nombre d'œuvres plastiques, la plus célèbre ornant le grand autel de Pergame. Mais des agglomérations de taille bien plus réduite en montraient également. Ainsi, des fouilles effectuées en 1936 à proximité des restes d'un temple appartenant à la bordure nord-est du *forum* de *Lousonna*, un *uicus* de la cité des Helvètes à l'origine de Lausanne, ont mis au jour plusieurs fragments de bas-relief, l'un figurant Jupiter *Fulgerator*, un autre montrant partiellement deux géants anguipèdes, d'autres un ventre de guerrier, un cavalier, un caisson de char, le buste et la tête d'un personnage barbu : ces frag-

ments provenaient incontestablement d'une gigantomachie, aux dimensions toutefois réduites. Emmanuel Abetel développe l'hypothèse qu'elle ait figuré sur un petit monument quadrangulaire, muni de panneaux latéraux de 64 cm de largeur ou un peu plus, sur lesquels se répartissait la scène, peut-être partagée en tableaux à deux personnages, antagonistes ou alliés. Ce monument, éventuellement surmonté d'un toit à sa mesure, à l'instar d'un édicule retrouvé à Mayence, était disposé sur un pilastre carré, et se dressait devant le *fanum*, en position décalée vers la gauche par rapport à l'axe de ce dernier, emplacement extérieur qui s'accorde avec la mise en évidence de plus en plus fréquente dans les fouilles d'un décor sculpté sous la galerie ou à proximité des temples de tradition celtique.

S'efforçant de cerner les causes ayant conduit à la réalisation de cette œuvre, Emmanuel Abetel rappelle que le thème, de nature initialement religieuse, a évolué vers une exploitation politique, à Athènes dès les Panathénées, puis à Pergame où il a servi pour évoquer les combats victorieux contre les Galates. Chez les Romains, précise-t-il, il fournit à la littérature une source de grands récits épiques, jusqu'à Claudien, ou plus modestement une métaphore du barbare, et prend place dans l'art monumental, qui le diffuse dans l'empire, principale-ment à partir d'Hadrien, avec des représentations jusque sur des édifices sans fonction cultuelle apparente, comme les thermes de Sens et d'Aphrodisias, ce thème étant mis au service de l'idéologie impériale et plus particulièrement des victoires de l'empereur et de sa puissance. C'est ainsi que le relief de *Lousonna* pourrait bien faire référence aux succès de Septime Sévère, ses armées étant parties de la Pannonie et ayant traversé la région pour aller vaincre Albinus à Lyon en 197.

Le matériau mis en œuvre, d'origine locale, rend probable une fabrication effectuée à *Auenticum* (de nos jours Avenches), le chef-lieu des Helvètes, où des ateliers de sculpteurs ont été reconnus pour le tournant du IIe et du IIIe siècle. Plus précisément, ce matériau suggère l'intervention d'un sculpteur indigène capable de reproduire des modèles porteurs de l'esthétique méditerranéenne. Quant à la destruction du monument, liée à celle du temple, elle pourrait être due à un fait de guerre, et dans ce cas elle serait à situer aux alentours de 355, mais l'auteur la mettrait plus volontiers au compte des mesures d'éradication par le christianisme des cultes païens, les premiers évêques de la région apparaissant dans les listes des conciles durant la seconde moitié du IVe siècle. L'ouvrage fournit aussi à Emmanuel Abetel l'occasion de prolonger son étude du monument de *Lousonna* par celle d'une figuration qui semble avoir une forte proximité avec la gigantomachie en Gaule et dans les provinces de Germanie : le cavalier terrassant un monstre anguipède, dont il souligne que plusieurs figurations ont été retrouvées en Suisse. Il propose d'interpréter cette figuration comme un message d'avertissement destiné à tous ceux qui auraient voulu troubler l'ordre établi par Rome, ce cavalier possédant les traits de Jupiter, mais évoquant en réalité l'empereur.

A partir du chapitre sept, le propos de l'auteur s'étend à la mise en œuvre du thème de la gigantomachie dans les derniers siècles de l'Antiquité et aux époques ultérieures. Malgré l'assimilation par les auteurs chrétiens des géants mythologiques à ceux de la Genèse, il semble bien que la transmission ne soit pas passée par eux. Après une presque totale disparition au cours du Moyen Age (à part quelques évocations chez Raban Maur ou Dante), ils réapparaissent au début de la Renaissance, qui voit le thème de la gigantomachie largement diffusé par les éditions imprimées d'Ovide et d'Hésiode, et utilisé aussi comme métaphore des combats de Charles Quint. On le retrouve dans la grande sculpture et dans la peinture, où il devient même un objet d'émulation entre artistes, de même que sur les tapisseries, ou comme ornement d'architectures provisoires. Le baroque le mettra à son tour à contribution, notamment dans les palais des Barberini ou de Mazarin. L'auteur fait

observer que si la nature partiellement ophidienne des géants est parfois mentionnée dans les textes, elle laisse place dans l'iconographie à un anthropomorphisme intégral, avec cependant une exception notable, les *Emblemata* d'Alciat, où les géants ne possèdent cependant qu'une seule queue de serpent au lieu de deux : le modèle antique est donc perdu de vue. En dépit des découvertes d'anguipèdes effectuées à Pompéi et à Herculanum, qui restent sans effet, il faudra attendre, pour voir réapparaître leur aspect initial, le début du XIX^e^ siècle, et surtout Ingres, avec son *Jupiter et Thétis*, un autre exemple étant fourni par une médaille anglaise commémorant la bataille de Waterloo. La dernière utilisation repérée par l'auteur consiste en une pièce de monnaie suisse émise en 1944, où il voit dans la figuration d'un combattant blessé qui lance une pierre un souvenir de la posture des géants antiques.

L'ouvrage témoigne de beaucoup de minutie dans la recherche et dans la présentation, minutie très apparente aussi dans les chapitres traitant de la survivance des figures antiques. L'information, très poussée, nourrit un examen critique des publications antérieures. Des idées originales et suggestives s'expriment au cours des pages et dans les conclusions, accompagnées de l'affirmation qu'elles ne sont pas à considérer comme définitives, mais visent à susciter d'autres propositions, d'autres lectures des œuvres antiques subsistantes, lectures dont l'auteur espère qu'elle pourront prendre appui sur les découvertes à venir. Mais pour le moment, l'ouvrage offre, outre une étude de grande qualité sur le petit monument de *Lousonna*, une synthèse qui n'a ni précédent ni équivalent sur le traitement du thème de la gigantomachie dans la littérature et les arts figurés depuis son apparition jusqu'à l'époque moderne, synthèse nourrissante et stimulante, qui apporte également des lumières sur la transmission et le devenir des figures antiques dans les arts figurés et dans la littérature.

Robert BEDON.

Vicinitas aquae. *La vie au bord de l'eau en Gaule romaine et dans les régions voisines.* Textes réunis par Robert BEDON : Limoges, Centre de Recherche André Piganiol, Pulim (Caesarodunum XLI-XLII), 2009 371 pages, illustrations dans le texte.

La recherche archéologique, objet principal des colloques organisés régulièrement à Limoges par le Centre de Recherche André Piganiol, en collaboration avec l'Équipe d'Accueil « Espaces Humains et Interactions culturelles », est toujours heureusement complétée par des exposés qui puisent leur source dans la littérature ou l'épigraphie. Dans ce volume, huit communications sur dix-huit sont ainsi consacrées à la vie au bord de l'eau, les dix autres portant sur les espaces fluviaux, les villes et villages et l'habitat rural.

S'agissant d'abord des espaces fluviaux, E. HERMON (« Le *modus flumini* : un environnement à risque pour les villes et les campagnes de la Gaule et des régions environnantes ») s'appuie sur le *corpus agrimensorum romanorum* pour étudier le droit de l'eau dans les agglomérations situées au bord des fleuves et recherche, dans l'établissement d'un *modus flumini*, la présence d'une conscience environnementale. C'est de même une « mesure du fleuve » qui se retrouve à Augusta Merita, traversée par un dangereux cours d'eau dont les rives, pourtant réservées, avaient été occupées par des *villae* (J.-G. GORGES, « Les vicissitudes de la vie au bord de l'eau : occupation du sol et mesure du fleuve en moyenne vallée du Guadiana au I^er^ siècle de l'Empire »).

Pour l'installation des villes et des villages, les zones de confluence étaient souvent recherchées comme le montre le cas de quatre agglomérations gallo-romaines situées sur la Loire (A. Bouthier, « Les points de confluence, lieux d'implantation gallo-romaine en bord de Loire entre Nevers et Briare ») et la localisation probable du port de Condate (Ch. Vernou, « A-t-on retrouvé le port de *Condate* ? Le site fluvial du Port du Lys à Salignac-sur- Charente (17) »), mais c'est au-dessus du confluent de la Saône et du Rhône que Lugdunum s'est d'abord développé pour gérer tant bien que mal les deux fleuves en s'efforçant d'échapper aux dangers qu'ils présentaient (Ch. Cloppet, « Les rapports difficiles de Lyon avec ses fleuves dans l'Antiquité et les conséquences sur son urbanisme »). Ce n'est cependant pas à un confluent, mais au croisement de l'Yonne et de la route d'Entrains à Autun que se trouvait la petite cité de Chevroches (F. Devevey, « L'agglomération gallo-romaine de Chevroches (Nièvre) »), et seulement le long d'un torrent parfois impétueux, mais près d'un gué, qu'on peut retrouver les habitats celtiques qui précédèrent à Parme l'installation romaine (M. Marini Calvani, « Alla ricerca dell'insediamento celtico tra corsi d'acqua e paludi nella regione cispadana : il caso di Parma », article suivi des communications connexes de R. Macellari, « Ceramiche d'impasto », et A. Bonino, « Ceramica e vernice nera »).

En ce qui concerne l'habitat et les *villae*, G. Lintz et H. Mavéraud montrent que la configuration géologique de la *civitas* des Lémovices a créé des conditions favorables à l'apparition d'étangs au bord desquels se sont installées des exploitations agricoles (« Étangs et *villae* dans la cité des Lémovices ») et V. Brunet-Gaston et Ch. Gaston présentent une grande villa, placée au cœur d'un domaine dont l'importance économique dépassait probablement le cadre purement local (« Les villas de la haute vallée de la Saône à travers l'exemple de la " *villa* du Magny " à Port-sur-Saône (Franche-Comté, Haute-Saône ») . D. Goguey et Y. Pautrat enfin expliquent que les habitats laténiens et gallo-romains sous forêt étaient de nature et de structure très différentes selon qu'ils se trouvaient proches ou éloignés de l'eau (« Relations entre l'eau et les habitats sous les forêts du Châtillonnais »).

La présence de l'eau procure en effet un mode de vie différent dont les charmes sont indéniables et les inconvénients parfois très sensibles. Restitutions en trois dimensions à l'appui, J.-P. Bost décrit ainsi avec conviction ce qu'a pu être une belle villa dont il ne reste actuellement que de modestes vestiges (« La villégiature au bord des fleuves et de l'estuaire de la Gironde à l'époque gallo-romaine ») et R. Bedon évoque, en un bel hommage au regretté Charles-Marie Ternes, la présence de l'eau dans l'œuvre d'Ausone, en prenant soin de distinguer la réalité probable et l'idéalisation poétique (« Ausone, riverain et poète de la Garonne et de la Moselle »). Comme en écho, Y. Liébert restitue, à travers notamment l'exemple de la tombe de la Chasse et de la Pêche à Tarquinia, la vie étrusque au bord de l'eau (« Vie au bord de l'eau et maîtrise des eaux dans le monde étrusque »), et St. Oberti montre que, dans la région de Corte, l'eau a contribué, en tant qu'élément de confort et de plaisir, au développement de la romanité (« La vie au bord de l'eau durant l'Antiquité : l'exemple de l'intérieur de la Corse »). En contraste, B. Rémy souligne les dangers d'une existence quotidienne au bord des torrents dans les vallées alpines, où des inscriptions commémorent l'aide apportée par les empereurs à la réparation des dégâts commis par des inondations dévastatrices (« Les dangers de la vie au bord de l'eau. A propos de deux inscriptions évergétiques de Savoie, *ILN Vienne*, 536, à Gilly ; *ILN Alpes Graiae*, 54, à Bourg-Saint-Maurice »). Abordant enfin la question sous un angle purement littéraire, voire historique, R. Ciobanu décrit la tristesse d'Ovide au bord de la mer (« Un exilé aux bords du

Pont-Euxin : Ovide à Tomis », M.-F. Marein la présence mêlée de la mer, du fleuve et de la terre aux embouchures du Nil (« La rame et le hoyau : la vie au bord de l'eau au pays des " Pâtres noirs " dans les *Éthiopiques* d'Héliodore et le *Roman de Leucippé et Clitophon* d'Achille Tatius ») et Y. Benferhat suit, avec beaucoup de finesse, ce que devient chez Lucrèce et chez Cicéron la description que donne Platon des bords de l'Ilisos (« Un philosophe doit-il vivre les pieds dans l'eau ? Retour sur un topos : Phèdre à Rome »).

Il faut féliciter et remercier Robert Bedon, infatigable organisateur de ces colloques si riches, qui approfondissent à chaque fois notre connaissance de la Gaule et de régions qui, si elles ne sont pas toujours exactement voisines, sont en fait rendues très proches par l'esprit et la romanité.

Alain Malissard.

Évelyne Bukowiecki, Hélène Dessales, Julien Dubouloz, avec la collaboration de Julie Carlut, Arnaud Coutelas, Éric de Sena, Martine Leguilloux et Grégoire Poccardi, et la participation de Philippe Martinez, *Ostie, l'eau dans la ville. Châteaux d'eau et réseau d'adduction* : Rome, École française de Rome (Collection de l'École française de Rome, 402), 2008, xiii-260 pages, 130 figures, 21 planches.

Fruit de la collaboration entre une équipe française et la Surintendance italienne d'Ostie antique, cette publication rassemble les résultats d'un travail méthodique et multidisciplinaire qui s'est poursuivi, de 2002 à 2005, pendant quatre campagnes successives. Après la préface de Fausto Zevi, une claire introduction (p. 1-18) présente d'abord les étapes du programme et l'objet principal de l'étude, le château d'eau de la Porta Romana, qu'elle situe dans son contexte typologique à Ostie même et dans le monde romain.

Pour mener à bien le projet plusieurs approches coordonnées ont été utilisées. Elles sont décrites avec rigueur dans la première partie (p. 19-53) qui en présente le détail : l'archéologie de la construction, ici appliquée aux ouvrages hydrauliques, a été synthétisée avec une extrême précision dans des fiches-papier détaillées qui permettent d'avoir une vue complète des observations faites sur le terrain, dans le domaine notamment des élévations parementées de brique et de pierre ; pour comprendre la situation, la structure et l'histoire du bâtiment, différentes méthodes parallèles ont été en outre mises en œuvre : la restitution en trois dimensions, les sondages, l'étude du mobilier, les analyses géologiques et la collecte de documents épigraphiques et historiques.

La seconde partie (p. 55-123) peut alors s'ouvrir sur une étude du réseau d'adduction d'Ostie, tel qu'il se présentait avant l'édification du *castellum* de la Porta Romana ; elle propose du coup, comme en excursus, la description d'un grand réservoir situé sous la palestre des thermes de Neptune et l'étude des rapports qu'il a pu entretenir avec l'objet principal de la recherche. Conduite ensuite en deux temps principaux (chantier de construction, alimentation et distribution), l'étude proprement dite du château d'eau montre qu'il a été construit au I^er^ siècle après J.-C. et qu'il servait au stockage, à la décantation et à la distribution de l'eau dans un quartier de la ville actuellement inconnu ; elle est complétée par une réflexion sur les diverses entités politiques, empereur et colonie, qui ont élaboré et géré l'ensemble du programme. Le *castellum* se trouve ainsi successivement présenté dans le détail minutieux de sa construction et dans son contexte administratif et local.

Il reste cependant encore à le situer dans le temps et dans l'espace à un moment où Ostie connaît de profonds changements urbanistiques. Pour la première moitié du deuxième siècle (troisième partie, p. 125-168), l'enquête architecturale porte sur les aménagements complémentaires du *castellum*, sur sa situation dans l'espace urbain qui l'entoure et sur l'évolution de cet espace ; l'analyse du réseau d'adduction et de l'urbanisation des *regiones* III et IV montre en outre l'insertion des châteaux d'eau dans les grands projets immobiliers qui affectent à cette époque la partie ouest de la colonie. De la fin du IIe jusqu'au VIe siècle (quatrième partie, p. 169-194), l'étude porte pour finir, et autant que faire se peut, vu le caractère fragmentaire des données disponibles, sur les modifications du réseau, marqué par l'apparition d'un nouvel aqueduc, et sur les ultimes mutations d'un paysage urbain devenu de plus en plus hétérogène, à l'image du *castellum* lui-même, partiellement rénové d'abord, puis progressivement abandonné.

Quatre annexes complètent l'ouvrage sur des points précis : « étude des concrétions carbonatées sur l'enduit du château d'eau », « étude des échantillons de mortier et de béton de tuileau prélevés sur le château d'eau », « matériel archéologique provenant des sondages », « analyse de la faune provenant des sondages ». La bibliographie, conduite jusqu'en 2008, est abondante.

L'ensemble se présente ainsi comme l'aboutissement d'un travail minutieux, collectif et multidisciplinaire, qui tend autant à définir et à expérimenter des méthodes qu'à obtenir des résultats. Les résultats sont bien là pourtant, toujours convaincants, toujours prudemment, voire modestement, présentés, toujours de ce fait ouverts à de nouvelles enquêtes, preuve d'une rigueur et d'une honnêteté scientifiques qui s'expriment aussi dans la clarté d'un exposé à plusieurs voix, parfaitement rédigé, abondamment illustré de photographies, de schémas ou de vues en trois dimensions, et totalement maîtrisé.

Alain Malissard.

Vassiliki Gaggadis-Robin, *Les sarcophages païens du musée de l'Arles antique* : Arles, Éditions du musée de l'Arles et de la Provence antiques, 2005, 332 pages.

Arles n'est certes pas une des plus anciennes villes romaines, mais cette fondation coloniale de César, richement dotée en monuments publics par son héritier Auguste, a sans doute été un des ports les plus actifs de la Méditerranée pendant la longue période de l'Empire, comme on s'en persuadera en lisant R. Lugand, « Note sur l'Itinéraire maritime de Rome à Arles », dans les *Mélanges de l'EFR (archéologie et histoire)* 43, 1926, p. 124-139. Par bonheur, les parures de cette ville romaine n'ont pas été trop oblitérées par le cours ultérieur de l'histoire, et, par un bonheur supplémentaire, Arles a suscité depuis la Renaissance un intérêt continu de la part des esprits curieux et érudits, jusqu'à nos jours où l'inlassable activité de Jean-Maurice Rouquette a abouti, grâce au financement du Conseil Général des Bouches-du-Rhône, à la création d'un nouveau et somptueux musée, aujourd'hui dirigé par Claude Sintès (on en trouvera chez Actes Sud un beau *Catalogue*, publié en 1996). Les dernières fouilles subaquatiques dans le Rhône ont défrayé la chronique dans les médias les plus diffusés, surtout en raison de la découverte d'un portrait identifié avec une spontanéité peut-être excessive comme celui de César, mais les anciennes collections archéologiques de la ville et ses monuments publics constituent des sources d'études toujours fécondes. Ainsi la collection des sarcophages païens, à laquelle madame Vassiliki Gaggadis-Robin a consacré un ouvrage plein d'érudition et de sensibilité. Ce catalogue de 92 numéros est nourri des

minutieuses observations de l'auteur, accompagnées de restaurations ainsi que de précieuses analyses de laboratoire, conduites en France et en Grèce, qui offrent ainsi pour la première fois des indications très précieuses sur l'origine des calcaires et des marbres utilisés pour la confection des cuves et des couvercles des sarcophages. Si j'osais me permettre une (petite) critique à propos de la maquette de ce très beau livre, je dirais qu'il serait sans doute souhaitable d'accompagner chaque figure d'une légende, fût-elle laconique, indiquant au lecteur quel parti il doit tirer du détail qui lui est mis sous les yeux. Un des intérêts majeurs de l'ouvrage réside évidemment dans la diversité des provenances de ces sarcophages, ce qui confirme le dynamisme des armateurs arlésiens de l'époque romaine. Madame Gaggadis-Robin répartit ainsi avec d'excellents arguments ses sarcophages selon leur provenance : Asie-Mineure (ateliers travaillant dans la dépendance des carrières de marbre du Proconnèse), Attique, Rome, et, évidemment, pour la majorité d'entre eux, Arles même. La nature du marbre n'est pas considérée comme un argument suffisant pour caractériser une provenance, car, nous explique avec raison Madame Gaggadis-Robin, des quantités énormes de pierre brute ont circulé par mer pendant toute la période impériale (et même avant !), en sorte qu'à Rome comme à Arles, il était tout à fait possible à un artisan qui en avait la technique de travailler un marbre asiatique ou grec. Madame Gaggadis-Robin montre avec une science impeccable quelles étaient les répertoires privilégiés dans les provinces romaines asiatiques (je n'aime pas beaucoup l'adjectif « micrasiatique » qu'elle emploie et qui me paraît peu compatible avec les usages gréco-romains les plus répandus dans l'Antiquité), en Attique ou à Rome. Des pages passionnantes de son ouvrage sont consacrées à la façon dont les artisans arlésiens ont su combiner ces répertoires et concilier leurs ambitions artistiques avec leurs possibilités techniques. Certes, les latinistes liront avec regret les locutions *uia Agrippa* (p. 257) ou *negotiatori marmorarii* (p. 277), mais auront la joie de voir deux lettres de Symmaque à son ami Bassus (*Ep.*, IX, 20 et 24) illustrées par un sarcophage dont le décor est interprété avec virtuosité par madame Gaggadis-Robin comme la représentation d'un Arlésien propriétaire de haras (cat. n° 54). Un des problèmes soulevés est évidemment celui du départ entre les décors symboliques et ceux que l'on peut considérer comme purement ornementaux. Madame Gaggadis-Robin hésite parfois sur ce terrain (p. 200, 218) qui suscite de nombreuses polémiques, surtout depuis la publication en 1942 de l'extraordinaire *Symbolisme funéraire* de Cumont. Il me semble en tout cas que le contexte funéraire devait infuser à toutes les représentations, quelles qu'elles fussent, une signification en rapport avec la vie et la mort du défunt. On aurait peut-être aimé voir citer P. Boyancé à propos d'Endymion, H.-I. Marrou à propos des Muses ou encore G.M.A. Hanfmann à propos des Saisons, mais il convient de souligner que la bibliographie est particulièrement nourrie et que l'ouvrage est d'une remarquable solidité. Un très beau travail en somme, dont l'intérêt déborde constamment de son sujet précis.

Gilles Sauron.

Sabah Ferdi, *Corpus des mosaïques de Cherchel*, avec une préface de Michèle Blanchard-Lemée, CNRS Éditions, série « Antiquités africaines », Paris, 2005, 186 pages.

C'était un ouvrage très attendu, après en particulier la synthèse de Philippe Leveau sur Césarée de Maurétanie et sa campagne, ainsi que les volumes que Christa Landwehr a plus récemment consacrés à la sculpture dans la capitale de la

Maurétanie césarienne. Voici maintenant les 195 numéros d'un corpus exhaustif des mosaïques découvertes à Cherchel / *Caesarea*, tôt romanisée à l'initiative de Juba II. Hélas, de l'époque du fondateur de la *Caesarea* africaine en remplacement de la *Iol* indigène, aucun décor de sol ne nous est conservé, et, en dehors des vestiges de mosaïques noires et blanches situées dans les dix-huit monuments publics identifiés dans la ville *intra muros* et qui sont plus anciennes (Ier-IIe siècles), la plupart des mosaïques livrées par la ville ainsi que par ses nécropoles se laissent dater surtout à partir du IIIe siècle et, à l'occasion, jusqu'au VIe. On rencontre parfois des sols composés de plaques de marbres de diverses couleurs assemblées en motifs géométriques (*opus sectile*, *opus scutulatum*), mais conservés en négatif dans le mortier de sol après spoliation dès l'Antiquité, très rarement l'utilisation de très minces éléments de marbre pour la composition de tableaux figurés (*opus uermiculatum*), jamais de véritable *emblema* (partie précieuse et amovible située au centre du tapis) : la règle ici est l'emploi d'éléments de diverses pierres, de terre cuite ou de verre, d'une taille plus grossière (*opus tessellatum*). Mais les ateliers qui ont travaillé à Césarée (S. Ferdi en identifie huit implantés localement et un qui serait venu occasionnellement de Timgad) ont répondu avec une grande maîtrise de l'iconographie et des styles hérités du monde grec aux commandes passées par les riches notables. Il s'agissait de satisfaire les goûts d'une clientèle romano-africaine, parlant latin et acquise à la culture venue de Rome et de la Grèce. D'où la fréquence des thèmes héroÏques (noces de Thétis et Pélée, épisodes de la vie de leur fils Achille, Ulysse et les sirènes, Thésée et le minotaure, Orphée au milieu des animaux) et la présence des dieux particulièrement populaires (les Trois Grâces, Dionysos et son cortège, Minerve, Vénus, la Victoire, les Muses, Neptune et les néréides), surtout aux yeux de ces notables qui se piquaient de culture littéraire et qui tiraient profit de leurs propriétés agricoles (production vinicole, oléicole, céréalière) et de la mer (pêche, commerce). Ces grands propriétaires aimaient aussi faire représenter les activités agricoles qui les enrichissaient, et c'est ce que montre la plus célèbre mosaïque de Cherchel, celle « des travaux champêtres », découverte en 1925 dans un quartier aristocratique de la partie occidentale de la ville, et qui représente d'une façon extrêmement vivante les semailles et les récoltes. Ils aimaient aussi contempler sur leurs sols des scènes de chasse, comme ces *Iulii* qui ont inscrit leur nom sur une mosaïque évoquant ce thème.

Sabah Ferdi insiste justement sur la présence d'un répertoire qu'on oserait dire international dans cette production césaréenne, aussi bien pour les trames savantes qui organisent les grands tapis ornementaux que pour certains thèmes figuratifs. Je songe, par exemple, à celui de Thésée affrontant le minotaure, représenté à l'intérieur d'un grand tapis orné d'un motif évoquant un labyrinthe très stylisé, une composition très répandue dans l'ensemble du monde romain et qui remonte à l'époque hellénistique, comme en témoigne une fameuse mosaïque de la maison du Labyrinthe à Pompéi. Mais Sabah Ferdi insiste en même temps sur l'originalité de certaines productions locales, et on ne peut s'empêcher de citer ici la stupéfiante mosaïque de la jonchée de fleurs, dont les représentations évoquent, note S.F., un vrai sol, ce qui est très rare, mais, ajouterai-je, dont le principe n'est pas unique, puisque, en somme, on en connaissait déjà l'application dans la Pergame hellénistique avec le fameux *asarôtos oikos* (« sol non balayé ») du pergaménien Sosos cité par Pline (*NH*, XXXV, 184 ; cf. Stace, *Silves*, I, 3, 55-56). En tout cas, je m'accorderais avec M. Blanchard-Lemée qui, dans la préface, reconnaît dans cette jonchée de lys, de marguerites et de roses une illustration du thème de l'âge d'or. Sabah Ferdi décrit avec beaucoup de minuties les vastes décors ornementaux qui, ici comme ailleurs dans l'ensemble du monde romain, enrichissaient les sols des maisons les plus luxueuses. Je m'étonne au passage que S.F. ne cite pas les

palmettes qui constituent une part notable du remplissage du tapis qui entoure le tableau du triomphe de Dionysos (p. 122 sq.).

Il y a, on le voit, très peu à redire après une lecture attentive de ce corpus. Je conseillerais peut-être à Sabah Ferdi de revoir les citations en allemand. Mais je dois surtout le louer d'avoir proposé un ouvrage écrit avec précision et élégance, bien illustré, appuyé sur une bibliographie très vaste, qui envisage sa riche documentation sous tous les points de vue souhaitables (techniques, iconographiques, stylistiques, syntaxiques, symboliques), qui introduit le regard des usagers des pièces pour apprécier la composition de ses décors, et qui nous annonce un prolongement de ses travaux en direction d'une histoire culturelle. La qualité du présent volume rend ses lecteurs impatients de découvrir cette suite annoncée.

Gilles Sauron.

Images et modernité hellénistiques. Appropriation et représentation du monde, d'Alexandre à César. Textes réunis par Françoise-Hélène Massa Pairault et Gilles Sauron : Rome, Ecole Française de Rome (Collection de l'Ecole Française de Rome 390), 2007, 272 pages, illustrations.

Ce riche recueil dédié à la mémoire de Claude Rolley n'est confiné, ni à l'archéologie de la Grèce classique, ni même au monde hellénistique : plusieurs études, compte tenu du bilinguisme et du biculturalisme qui dominent la culture du Haut-Empire, intéresseront au premier chef les latinistes : sur Ephèse, sur l'autel de Pergame, sur la mosaïque Barberini (conservée au temple de la Fortune de Palestrina).

Les deux premiers articles concernent l'imagerie de la Cité grecque, et surtout la présence de la mythologie homérique dans la céramique (G. Siebert), ainsi que l'étude de « l'espace atlantique d'Alexandre à César » (L. Braccesi) : le lien du mythe herculéen avec la géopolitique grecque et romaine est bien perçu ; on regrettera seulement l'omission du frg. 11 (Maurenbrecher) des *Histoires* de Salluste. Suit la très riche contribution à l'analyse géographique et géopolitique de la mosaïque Barberini (J. Trinquier, p. 23 s.).L'auteur, qui date la mosaïque de la fin du IIe siècle a C., insiste sur les confins éthiopiens sur ses sites montagneux, sur sa faune sauvage (serpents monstrueux et fauves). Le lien est évident avec les chasses de Ptolémée II et avec la « pompe » décrite par Athénée d'après Callixène. Stimulant les curiosités exotiques des Alexandrins, la mosaïque dépasse la géographie hellénistique (p. 40 s.) pour « les singes et pierres précieuses ». Or elle revêt aussi une herméneutique religieuse bien explicitée : sur le rôle d'Isis et du dieu « primordial » Noun dans la crue du Nil. Suivent des études d'urbanisme hellénistique, qui éclairent également l'expansion orientale de Rome. L'étude de l'aménagement de Pharos (I. Hairy, p. 61 s.) nous fait bénéficier des fouilles les plus récentes, avec croquis à l'appui : l'effort pour interpréter le site urbanistique à la lumière des paramètres géométriques de Platon serait probant, compte tenu des théories de la *République*. L'étude d'A. Hammer sur « L'architecture hellénistique en Asie Mineure » fait une place importante à Ephèse, sans insister sur la zone antonine, mais l'article de M. Kohl sur le « cadre urbain » (p. 113 s.) mettra en lumière, pour Alexandrie et Pergame, la symbolique politique de la sculpture et de la statue — culture politique que les artistes alexandrins ont apporté à Rome ; notamment à l'*Ara Pacis*. La très belle étude de F. Queyrel (p. 127 s.) sur la Gigantomachie du Grand Autel de Pergame souligne les reflets de l'histoire militaire hellénistique et de la « conquête romaine » ; ajoutons qu'au centre du célèbre « rescrit de Pergame »,

fondateur du culte impérial, la frise appelle aussi des allusions à l'idéologie augustéenne, notamment aux images prégnantes des *Odes Romaines* d'Horace.

Le rôle de l'imagerie, notamment de la statuaire officielle, dans la divinisation du souverain, est illustré par l'article d'A.-M. Guimier-Sorbets sur *L'image de Ptolémée devant Alexandrie* (p. 163 s.). Dans le sillage des fouilles récentes, on identifiera les statues colossales du Phare comme des effigies de Ptolémée Sôter et de son épouse Bérénice ; la statuaire rend visible et crédible, dans le cadre du culte des souverains qui commence avec Alexandre, une « divinisation » qui associe les Ptolémées aux dieux de l'Olympe. On pourrait, dans le prolongement, évoquer les « colosses » romains comme celui de Néron et la lecture orientale du principat. Les frises du Grand Autel de Pergame (F.-H. Massa-Pairault, p. 205 s.) révèlent un catalogue héroïque dans lequel « les incarnations statuaires des héroïnes du passé ont un aspect dialectique » : les apothéoses romaines associeront les impératrices, surtout les Antonines, aux héroïnes mythiques, dont l'article décrypte la présence ; l' « interprétation politique de l'image » (p. 215 s.) souligne la prépondérance du symbolisme dionysiaque dans « le combat de Dionysos, des Satyres et de Sémélé » : les Géants revêtent un sens politique d'actualité, une signification satirique initiale (les pirates tyrrhéniens et les navarques de Philippe).La statuaire mythologique de l'Autel n'a-t-elle pas été récupérée par l'idéologie romaine ? A partir des reliefs célèbres de l'art hellénistique, M.-A. Zagdoun (p. 223 s.) reprend à la source les concepts majeurs de la beauté, le rôle de « l'imagination et de la fantaisie » — qui permet une lecture allégorique (p. 230 s.) et une « préparation à la philosophie ». Les lecteurs du *De natura deorum* II cicéronien et les spécialistes de la philosophie hellénistique seront d'accord avec cette pénétrante synthèse.

Jean-Marie André.

Elisabeth Bréaud (dir.), *Le patrimoine méditerranéen en question. Sites archéologiques, musées de sites, nouveaux musées*, Actes du colloque organisé par l'Association Monégasque pour la Connaissance des Arts en partenariat avec le Musée Océanographique, Fondation Albert 1er Prince de Monaco, et en coopération avec l'UNESCO, à Monaco les 10, 11 et 12 mars 2005 : Monaco, Association Monégasque pour la Connaissance des Arts, 2005, Diffusion De Boccard, Paris, 2006, 316 pages.

La troisième rencontre internationale « Monaco et la Méditerranée » a eu pour thème en mars 2005 la question complexe de la préservation et de la présentation du patrimoine historique, plus particulièrement antique. Les communications et les débats suscités par ce colloque sont toujours d'actualité, à commencer par l'intervention sur le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée de Marseille, dont Michel Colardelle (responsable scientifique) et Rudy Ricciotti (architecte) avaient présenté alors le projet... dont la réalisation est devenue cinq ans plus tard une des priorités du nouveau ministre de la Culture, M. Frédéric Mitterrand ! Un des grands intérêts de la rencontre de Monaco a été de traiter la question du patrimoine aussi bien à travers des exposés généraux qu'en exposant des cas particuliers. Je ne doute pas que ceux qui comprendront ce qu'a voulu dire Athanasios Moulakis (« Lire le patrimoine : une esquisse de typologie ») n'en tirent le plus grand profit. Les communications magistrales de Pascal Arnaud sur les « problèmes et impacts patrimoniaux du tourisme archéologique de masse en Méditerranée » ou encore de Stéphane Verger et Rossella Pace sur « une législation en débat. L'Italie face à son patrimoine archéologique » donnent la mesure des graves

périls qui menacent, et même qui ont déjà en partie détruit irrémédiablement le patrimoine archéologique méditerranéen, et exposent les mesures à prendre ou déjà prises pour enrayer le processus de dégradation en cours depuis de nombreuses décennies de fréquentation touristique des sites. On songe d'abord aux cités vésuviennes, à propos desquelles le surintendant alors responsable de ces sites, M. Pietro Giovanni Guzzo, absent de la rencontre, a fait lire une communication concernant les nouvelles modalités de gestion, en particulier grâce à l'autonomie financière accordée par le ministère italien des Biens Culturels. Il est ailleurs des situations contrastées, ainsi au Liban, où le prestigieux site de Tyr a souffert des décennies de guerre qu'a subies ce petit pays (Oda Lehmann), mais où le musée archéologique de Beyrouth a connu une véritable résurrection, rendue possible par les courageuses mesures prises par l'émir Maurice Chéhab pour mettre à l'abri ses précieuses collections (Frédéric Husseini). Autre situation contrastée, celle de l'Albanie, sortie récemment d'une dictature parfois iconoclaste, et dont la richesse patrimoniale suscite des vocations nationales et attire des équipes étrangères pour l'exploration de ses nombreux sites archéologiques (Pierre Cabanes). La Libye est évoquée par M. André Laronde, qui y dirige la mission archéologique française, avec deux belles réussites qui associent étude scientifique et « muséalisation » du patrimoine, avec, en Tripolitaine, la reconstitution d'un imposant mausolée des environs de Lepcis Magna, et, en Cyrénaïque, celle de la basilique chrétienne de Latrun/*Erythron*, qui présente un état exceptionnel de conservation de ses vestiges, avec, en particulier, une extraordinaire collection de chancels. De même pour le Maroc, dont la politique culturelle et patrimoniale est brillamment exposée par Abdelaziz Touri, avec de passionnantes réflexions sur la double tradition, arabe et française, sur laquelle est s'appuie. Une attention particulière a été consacrée aux musées de sites, avec de remarquables réussites en Grèce, comme par exemple avec la reconstitution du tumulus royal macédonien de Vergina sous la forme d'un volume vidé de sa terre et à l'intérieur duquel le visiteur se déplace dans la pénombre et voit les différentes tombes qui conservaient les cendres de Philippe V, le père d'Alexandre, et d'autres personnalités de la dynastie (Dominique Mulliez). Mais d'autres entreprises de muséalisation de sites sont évoquées, comme celles qui concernent le Letôon de Xanthos en Turquie, où les tailleurs de pierre ont fait merveille pour la reconstitution partielle des monuments (Jean-François Bernard), Thèbes-Ouest en Égypte, où la préservation et la mise en valeur des vestiges posent des problèmes aussi complexes que variés (Christian Leblanc et Naguib Amin), Oudhna, l'antique Uthina, en Tunisie (Habib Ben Hassen), ainsi que, chez nous, le Pont du Gard (Bernard Pouverel et Hervé Hubidos). L'avenir des grands musées méditerranéens est riche de promesse, et, outre la cas du musée marseillais déjà cité, des projets ambitieux, comme celui du nouveau musée égyptien du Caire (Nora Ebeid) ou encore, à Monaco, celui du Nouveau Musée National (Jean-Michel Bouhours), sans parler du devenir du prestigieux Musée océanographique (Olivier Maguet), démontrent une volonté d'offrir aux générations futures une vision élargie autant qu'approfondie du gigantesque héritage culturel qui cerne la Méditerranée. Il reste à regretter que les délais très courts imposés à la publication de cette rencontre aient privé le lecteur des interventions de MM. Azedine Beschaouch (conférence inaugurale), Jean-Yves Empereur (nouveau pôle muséographique d'Alexandrie) et Mohamed Saleh (collections du Musée du Caire).

Gilles Sauron.